

LE MAGASIN 5286
PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-SIXIÈME ANNÉE.

1858



PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. 6 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. 7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. 7 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. 9 fr. 50

PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LVIII

SPECTACLE DEMANDÉ.

EXTRAIT DES CAUSERIES D'UN IMPRESSARIO.



Les Petits Savoyards. — Dessin de Pauquet, d'après François Drouais le fils.

Je touche, nous dit-il, à la soixantaine ; je ne m'écrierai pas : « C'est chose triste ! » mais c'est, du moins, chose grave. Il est vrai qu'aux inconvénients de vieillir, les privilèges attachés à l'âge font parfois ample compensation. Ainsi, le droit que j'ai de me dire, depuis vingt ans, le doyen de mes confrères, satisfait à ce point ma vanité, que j'oublie volontiers ce que le temps nous ôte, et le remercie, de bon cœur, de ce qu'il nous donne. Vous avez remarqué que je fais remonter à vingt ans mon titre de doyen. Ceci vous prouve que je me suis lancé très-jeune dans les entreprises théâtrales : à quarante ans, j'en comptais déjà trente de directorat. Oui, mes amis, à l'âge de dix ans j'étais directeur de spectacle. Et quelles vastes salles que les miennes ! La *Fenice* et le *Sun-Carlo* s'y seraient promenés ensemble sans coudoyer les murs. Quels superbes décors, qui ne me coûtaient rien ! et quel admirable plafond ! Pour théâtre, j'avais partout l'espace sous la voûte du ciel ; mon lustre, c'était le soleil. Mais si cet accessoire était grandiose, le principal, j'entends mon personnel artiste, ne tenait pas beaucoup de place. Je le logeais à l'aise dans une boîte longue d'un pied et haute de quelques pouces. Cette boîte, qui était le plus lourd de mon bagage, ne m'empêchait pas d'être léger à la course quand, suspendue à une bretelle de cuir, que je me passais en sautoir sur l'épaule, je la transportais aux bons endroits pour donner mes représentations en plein vent. Je l'avoue sans orgueil, mais avec l'émotion que donnent les bons souvenirs, moi, le plus fameux des *impressarii* qui soient aujourd'hui de Naples à Turin, ma première troupe a débuté sur la place publique. Depuis cette époque, j'ai présidé à la destinée de nos plus merveilleux chanteurs, de nos *ballerine* les plus parfaites ; mais avant de mettre, comme nous disons, des *étoiles* en lumière, j'ai montré la marmotte ! *Povera Catarina* ! mon

unique pensionnaire alors, tes illustres successeurs se sont souvent chargés de m'apprendre combien tu es regrettable ! Mais il ne s'agit point ici des luttes, souvent périlleuses, qu'entraîne la grande exploitation dramatique. Oubliez un moment le vieux combattant qui a pu déposer les armes dans le temple de la fortune, et ne voyez plus que l'enfant de la montagne tel que je vous le présente, c'est-à-dire comptant au plus une douzaine d'années, et en route pour rapporter au pays la bonne moisson qu'il avait, en deux ans, récoltée dans la grande ville.

Le voyage fut long, nous cheminions à pied ; je dis nous, non pas Catarina, bien entendu : comme d'habitude, je lui faisais voiture ; mais alors, avec moi, j'avais Pierrot, mon frère aîné. Il ne s'entendait guère à faire rire une assemblée en causant avec la Catarina pour amasser le monde ; mais quel beau joueur de vielle c'était que mon bon frère Pierrot ! Un véritable virtuose, mes amis. Dans ce temps-là, je ne lui rendais pas la justice qu'il méritait. Ceci venait d'abord de ce que le chant de sa vielle ne s'harmonisait pas avec la gaieté de mon esprit. J'avais beau lui dire : « Pierrot, il faut amuser monsieur le Public ; » et, pour cela, je lui rappelais ses airs les plus joyeux. Mon frère aîné, qui n'était ni contrariant ni volontaire, essayait aussitôt une vive ritournelle ; mais, peu à peu, sa main se ralentissait comme si la manivelle fût devenue plus rétive ; ses doigts semblaient trembler sur le clavier, et la vielle, qui tout à l'heure fredonnait une vive chansonnette, ne soupirait plus qu'un chant si attristé qu'on croyait entendre tomber des larmes. Comme cette musique-là me faisait pleurer, je supposais que je ne l'aimais pas ! je supposais encore, ce qui était pis, qu'elle nuisait à la recette : aussi avais-je grand soin, pour prévenir le déficit redouté, d'ajouter quelque tour nouveau aux brillants exercices de la Cata-

rina, et d'en doubler l'attrait par les lazzi les plus fous que je pusse tirer de ma jeune et riieuse imagination. Vous me direz : « Elle était donc bien intelligente, ta marmotte, pour se prêter à un répertoire si varié ? » Mon Dieu, tout autant que ses pareilles ; seulement celle-là avait peut-être, pour elle-même, beaucoup plus de gourmandise, et pour son maître, un peu plus d'affection que les autres. Ces deux penchants, bien exploités, fournissaient naturellement bon nombre d'évolutions que le public acceptait comme exercices appris, et qui n'étaient que les mouvements instinctifs prévus par celui qui donnait l'impulsion. Tout le fin du métier n'est pas grand'chose. Il consiste à dresser la marmotte à tenir un bâton dans ses bras ; il suffit ensuite de placer ce bâton d'une façon qui la gêne, pour l'amener à exécuter quantité de jolis tours auxquels l'instructeur lui-même ne s'attendait pas. Nous avons encore la ressource du ruban, qui la tient attachée par le cou ; une secousse de la main, insaisissable pour les spectateurs, mais très-sensible pour la Catarina, la met en rapport de conversation avec ses admirateurs : elle dit oui, elle dit non ; elle dénonce la plus friande ou le plus menteur de la société. On rit, mais elle a souffert ; elle a souffert, mais on paye, et, à la fin, tout le monde est content, même celle qui, sans prendre de plaisir, a contribué au plaisir des autres. Oui, l'artiste elle-même est contente si, comme notre Catarina, elle trouve, en retour de la joie donnée au public et du service rendu à son maître, sa jatte de lait crémeux et sa tartine bien beurrée. Comme vous ne vous destinez pas, je suppose, à l'éducation des marmottes, lesquelles, soit dit en passant, ne s'engourdissent pas du tout l'hiver tant qu'on les tient chaudement, je reviens à notre voyage au pays, ou, plus exactement, à l'une de nos haltes pendant ce voyage. Il était midi, le soleil brûlait, nous marchions depuis la première pointe du jour ; donc, nous avions besoin de repos et d'ombre. Nous quittâmes la grande route et, nous enfonçant dans un bois parsemé de roches, nous allâmes, Pierrot et moi, nous asseoir sur des brins de ramée liés en botte à l'entrée d'une excavation close par des planches, et qui servait de resserre aux outils des bûcherons. Après une bonne heure de sommeil, l'un de nous deux fit une réflexion ; je dis l'un de nous dans la crainte de ne pas l'attribuer à son véritable auteur ; mais comme il s'agissait de prendre un amusement, je crois bien qu'elle vint de moi. Quoi qu'il en soit, la voici : « Depuis tantôt deux ans, frère, nous donnons la comédie à tout le monde ; mais nous ne pouvons pas dire que nous l'ayons jamais eue, puisque nous n'y étions pas pour notre plaisir. Si nous nous la donnions une bonne fois à nous-mêmes ? » La proposition n'était pas encore faite que déjà tous les deux nous l'avions acceptée. « Je ne dirai mes bons mots que pour toi, repris-je, et tu ne joueras de la vielle que pour moi. Enfin, c'est seulement pour nous deux que la Catarina fera l'exercice. — C'est cela, spectacle demandé ! dit mon frère. Lève la toile, Jocolet ! — A l'orchestre, Pierrot ! »

Aussitôt dit, voilà que je mets ma marmotte au port d'armes, Pierrot prend sa vielle, et, attentifs mutuellement l'un à l'autre, nous nous donnons le régal du spectacle demandé. « Tu n'as jamais été si bouffon, » me dit mon frère, en souriant, quand j'eus achevé mon compliment d'adieu au public. Le sourire, c'était son expression la plus gaie ; sa vielle savait trop bien pleurer pour qu'il pût encore savoir rire. « Tu n'as jamais si bien joué, » dis-je à mon frère, qui, cette fois, s'animant, avait, par égard pour son auditeur, un peu moins cédé à son entraînement vers la mélancolie. Enfin, jusqu'à la Catarina elle-même qui avait fait des prodiges, la main du maître aidant, bien entendu, mais pas assez pour qu'on mit en doute le désir visible qu'elle avait de se distinguer. Durant ma longue

carrière dramatique, il m'a suffi du souvenir de cette charmante représentation pour comprendre pourquoi les artistes de théâtre, qu'on devrait croire blasés sur les fictions de la scène, ne sont jamais si heureux de jouer et ne jouent jamais si bien que lorsqu'ils jouent entre eux, pour eux-mêmes. L'art pour l'art, non pas le gain, c'est la dignité de l'artiste, le secret de son talent, le foyer où s'allume l'enthousiasme.

Quand la chaleur du jour fut tombée, nous nous remîmes en route. « Voilà, fis-je observer à mon frère, un spectacle qui ne coûte rien aux spectateurs. — Tu crois ? me dit-il ; mais j'espère bien, au contraire, que tu vas payer ta place, comme je payerai la mienne. — A qui cela ? — Au premier pauvre que nous rencontrerons. » Ce mot vous dit quel cœur c'était que celui de mon frère Pierrot. Je n'aurais jamais eu cette idée-là, moi ; mais c'est peut-être pour cela que je trouvais des mots si gais, c'est peut-être pour cela aussi que sa vielle avait tant de larmes.

Ce que je vous raconte ici, j'ai eu occasion de le dire à un artiste peintre français, qui signe, je crois, ses ouvrages du nom de François Drouais le fils ; il m'avait promis de se souvenir de notre halte dans le bois, et je dois croire qu'il m'a tenu parole, car on m'a assuré avoir vu un tableau qui nous représente, moi et mon frère, nous donnant, sous les arbres, le spectacle demandé.

LE LOTUS A MILLE FEUILLES.

LÉGENDE BOUDDHIQUE.

Suite. — Voyez page 154.

III. — La fleur miraculeuse.

Elles étaient façonnées à l'obéissance, les cent femmes de Brahmānandita : aussi, quand, de la part du souverain, il leur fut ordonné de se préparer à bien accueillir une nouvelle compagne que le choix royal venait d'élever à la dignité d'épouse du premier rang, elles n'éprouvèrent, au sujet de l'inconnue, d'autre sentiment que celui de la curiosité. Et quand la fille du bois des manguiers quitta le pavillon du maître pour venir habiter l'appartement des femmes, sa parfaite modestie et son candide enjouement effacèrent bientôt la fâcheuse impression qu'à première vue sa parfaite beauté avait produite sur ses rivales. Les fêtes au palais, les réjouissances publiques qui furent données en espérance d'une union féconde, n'éveillèrent pas non plus la jalousie des cent épouses du roi de Vaïçali. Elles se rappelèrent que, pour chacune d'elles aussi, avaient eu lieu des fêtes et des réjouissances semblables, et, supposant que Brahmānandita était toujours sous le coup de la volonté éternelle qui le condamnait à mourir sans avoir vu naître un héritier direct, elles se plurent à croire que, cette fois encore, les vœux de la cour, les désirs du peuple et même les sacrifices des bonzes demeureraient en pure perte. Elles ignoraient qu'à seize en deçà du cent et unième mariage, la commisération du roi en faveur d'une pauvre biche effrayée avait ému le ciel et changé l'arrêt du destin.

Ainsi, d'abord les compagnes de la nouvelle venue souffrirent celle-ci avec résignation, parce qu'elle ne leur inspirait pas l'inquiétude de la voir un jour plus heureuse qu'elles-mêmes ; puis, son charmant naturel aidant, elles finirent même par l'aimer autant que peuvent s'aimer entre elles des esclaves rivales, qui redoutent toujours que l'une d'elles soit soustraite un instant au niveau du dédain de l'époux, qui les fait toutes égales.

La bonne harmonie régnait donc, autant qu'il était possible qu'elle régnât, dans l'appartement des femmes, quand un bruit parti du pavillon royal, et renvoyé par la clameur